

E-PRINTS —  
CENTRE D'ÉTUDES EUROPÉENNES ET DE  
POLITIQUE COMPARÉE

---

.....

**> Septembre 2018**

.....

## **Les études urbaines contre la comparaison**

**> Patrick Le Galès<sup>1</sup>**

---

<sup>1</sup> Directeur de recherche au CNRS ; Professeur à Sciences Po, Centre d'Études Européennes et de politique comparée ; Co-directeur avec Marco Oberti du groupe de recherche « Cities are back in town », Sciences Po ; Doyen, Ecole urbaine de Sciences Po

La sociologie urbaine n'est pas tellement comparative.<sup>2</sup> Cela n'est pas grave mais c'est surprenant. La sociologie urbaine américaine est particulièrement caractérisée par la faiblesse des comparaisons (y compris entre villes américaines) mais c'est aussi le cas en Italie, en France, en Allemagne, au Mexique ou au Brésil. Les historiens, par exemple, ont au contraire une grande tradition de recherche comparative sur les villes de l'Antiquité, les villes chinoises ou les villes sud-américaines<sup>3</sup>.

Pourtant dans la partie d'*Economie et Société* connue comme 'la ville occidentale », Max Weber (xxx) mobilise sa conception des idéaux-types et la littérature pour comparer cette ville européenne médiévale à la ville antique ou à d'autres villes comme la ville chinoise. Weber est à l'origine de la première étape de la sociologie urbaine, une sociologie comparée des villes. Il développe une méthode comparative sophistiquée, systématique. La deuxième étape de la sociologie urbaine est l'école de Chicago, ou plutôt les écoles ou générations successives du département de sociologie de l'Université de Chicago où Robert Park, Louis Wirth et leurs collègues, à partir de l'inspiration de Georg Simmel, analysent la ville comme laboratoire de la modernité. Or, comme le rappelle Jones et Rodgers (2016), le département de Chicago est jusqu'à la fin des années 1920 un département de sociologie et d'anthropologie. Park lui-même a voyagé et s'est intéressé à d'autres villes dans le monde, il a encouragé Redfield dans ses entreprises comparatives. La troisième étape est la sociologie marxiste qui connaît son apogée dans les années 1970. Dans cette perspective théorique, le niveau d'abstraction est plus élevé afin de rendre compte des processus d'urbanisation. La comparaison consiste à analyser l'effet de la *political economy* capitaliste sur les transformations urbaines. Les premières années de l'*International Journal of Urban and International Research*, lancé en 1977 par les jeunes turcs de la recherche urbaine marxiste (Michael Harloe, Chris Pickvance, Manuel Castells, Edmond Préteceille, Enzo Mingione), rendent bien

---

<sup>2</sup> Je remercie Bruno Cousin et Tommaso Vitale pour les commentaires. Le chapitre est très influencé par l'expérience de l'auteur au sein de l'*International Journal of Urban and Regional Research*, comme responsable des notes de lecture puis comme directeur et enfin comme proche compagnon de route depuis presque 25 ans.

<sup>3</sup> Voir l'excellent *Oxford Handbook of Urban History*, dirigé par C.Clark, CC

compte de cela avec des articles sur la *political economy* de l'urbanisation en Afrique de l'Ouest, en Europe, en Amérique latine, ou parfois, des analyses comparées des conflits de classe urbains (Lubeck, Walton, 1979).

Cependant, les recherches comparatives sont longtemps restées marginales. Le boom des recherches comparatives urbaines est récent, il est principalement le fait de la géographie qui a connu un renouveau théorique et empirique spectaculaire et s'est largement imposée dans les études urbaines, reléguant la sociologie au deuxième ou au troisième plan en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.

Récemment, dans une série de publications très largement citée, Jenny Robinson, une géographe sud-africaine basée à l'University College de Londres a conceptualisé un champ de recherche considéré comme nouveau : le *global comparative urbanism*. Elle explique à juste titre qu'il y a toujours eu de la recherche urbaine comparée mais dans une perspective très limitée. Dans son ouvrage désormais classique « *Ordinary cities* » (2005), elle critique vivement le fait que la majorité des recherches comparatives soient des comparaisons entre mégapoles de l'Ouest, classiquement New York et Londres et plus récemment Los Angeles ou des villes européennes (avec des problématiques portant par exemple sur les villes globales, les questions des méga-projets, de la gouvernance ou de la gentrification). Evoquant sa propre expérience, elle explique que, Sud-africaine arrivant à Londres, elle avait été époustouflée par le fait que ses collègues britanniques, quel que soit leur terrain de recherche, voyaient le monde à partir de l'expérience britannique. Ce point pourrait être largement partagé par de nombreux Européens, souvent stupéfaits par l'application pas toujours nuancée des concepts à la mode de la recherche urbaine américaine et britannique pour expliquer les transformations, de régime urbain à ville globale, de *third space* à gentrification.

S'appuyant sur la littérature postcoloniale et sur les travaux sur la globalisation, Robinson a proposé un élargissement du domaine de la recherche urbaine comparée à partir de plusieurs propositions (2015) : (1) le monde urbain doit être décentré et la recherche sortir du monde européen/étatsunien pour prendre en compte des comparaisons sud/sud, sud/nord, et pas seulement de villes emblématiques mais aussi de villes ordinaires. « Toutes les villes peuvent être des

points de départ pour la théorisation », écrit-elle. (2) Les métropoles sont de plus en plus en plus intégrées dans un monde de villes, où les liens, les circulations, les processus de globalisation sont essentiels et justifient un investissement majeur dans les comparaisons ; (3) la recherche comparative urbaine globale doit prendre en compte une multiplicité de processus (y compris le capitalisme dans ses différentes déclinaisons) et de contextes ; et (4) il faut renouveler les méthodes, et développer des tactiques originales de comparaison.

Il faudrait mesurer cela précisément mais, en effet, depuis la fin des années 2000, la recherche urbaine est caractérisée par un essor sans précédent de recherches comparatives et de conceptualisation renouvelée de celles-ci ...mais peu en sociologie. Dans les années 1970, la sociologie est la discipline dominante de la recherche urbaine en France comme à l'échelle internationale. Progressivement, elle va néanmoins quasiment disparaître en Grande Bretagne, et se replier sur les questions raciales et d'immigration aux Etats-Unis, négligeant les questions comparatives. De fait, le programme « *global comparative urbanism* » est un programme de géographie, plus ou moins critique, influencé par la recherche postcoloniale, par l'anthropologie, par Lefebvre, Foucault, Deleuze et Latour, une conceptualisation pas toujours précise, et une ignorance assez complète des travaux de sociologie ou de science politique et notamment de Weber ou de Simmel.

Malgré ce regain amplifié par la prise en compte des circulations et des processus de globalisation, la recherche urbaine comparée n'est pas très importante, notamment en sociologie. Ce papier vise à interroger cela. Il ne s'agit pas de prétendre que cette recherche urbaine comparée n'existe pas, y compris en sociologie, elle a toujours existé, mais de suggérer des pistes pour expliquer son importance limitée.

### **Chaque ville est unique : de bonnes raisons pour faire de la recherche urbaine sans comparaison**

Plusieurs traditions de recherche ont élaboré des cadres théoriques qui mettent de côté les questions de comparaison en sociologie urbaine ou sociologie de la ville.

Une partie de la recherche urbaine a historiquement privilégié les recherches approfondies, de longue durée, sur une ville en particulier. Les anthropologues travaillent le plus souvent sur un terrain, souvent au sein d'une ville, sur un quartier, une communauté, un groupe particulier. La question de la comparaison est donc peu pertinente ou renvoyée à une étape ultérieure. L'évolution de l'anthropologie de la ville qui ouvre vers la comparaison est assez récente (Jones, Rogers, 2016).

Au-delà des anthropologues, les historiens et géographes ont une tradition bien établie de monographies imposantes qui font date et représentent un travail considérable, parfois d'une vie, sur une ville en particulier. Les exemples abondent sur les villes de l'Antiquité, et dans différentes parties du monde, chacun a ses préférences, par exemple l'ouvrage de Frédéric Lane sur Venise (1993).

Les sociologues aussi ont beaucoup travaillé sur des villes particulières. L'exemple le plus célèbre est sans doute celui de Chicago et de son fameux département de sociologie. Plus de 900 ouvrages ont été consacrés à Chicago. Il n'est pas exagéré de considérer que la « Chicagologie » est devenue un sous-domaine très riche de la recherche urbaine qui a ses codes, ses références, ses méthodes parfois. Cette tradition de recherche demeure très riche avec des travaux renouvelés et importants. Même les ouvrages récents de Rob Sampson (*Great American City*) ou de Mary Pattilo (*Black on the block*) sont des ouvrages majeurs qui traitent des relations entre groupes ethniques, de racisme, de rénovation urbaine, de gentrification qui ont certes une ambition plus générale mais qui demeure profondément déterminé par l'expérience de Chicago.

Dans la tradition de l'Ecole de Chicago, la sociologie urbaine américaine s'est développée avec l'analyse de quartiers, de ghettos, de relations ethniques, de gangs, de processus de périurbanisation. Des approches combinant ethnographie et analyse d'un quartier ou d'une communauté constituent la base de la majorité des travaux importants. Contrairement à Park, Wirth, McKenzie, Burgess et leurs successeurs ne sont pas intéressés par la comparaison. Les ethnographes américains représentent une grande tradition de recherche, toujours très puissante, dont témoignent les travaux de Philippe Bourgois, Elijah Anderson, Mitch Duneier, Katherine Newman, Sudhir Venkatesh ou plus récemment Mario Small, Alice Goffman, Matthew Desmond. Loïc Waquant qui a contribué à ce type de travaux est

une exception compte tenu de ses travaux comparant la France et les Etats-Unis. Il a aussi montré les limites de ces recherches dans un article critique virulent (2002). Les travaux sur l'immigration et les villes suivent la même logique, Alejssandro Portes sur Miami et Roger Waldinger sur Los Angeles ont pu s'affronter pendant des années mais toujours dans cette logique de la sociologie urbaine américaine ignorant souvent la ville au sens de Weber, et mettant l'accent sur les quartiers, les communautés, à partir de méthodes, tantôt quantitatives mais le plus souvent ethnographiques, de grande qualité.

Parfois, le recours à la monographie ou le refus de la comparaison se justifient de manière un peu tautologique « parce que la ville X est tellement différente ». En France la « Marseillologie » a eu beaucoup recours à ce type d'arguments. La soi-disant école de Los Angeles<sup>4</sup> (Scott et Soja, 1998) a également beaucoup mis en avant la particularité extraordinaire d'une « post-metropolis » d'un nouveau type qui justifierait l'incomparabilité d'un cas tellement exceptionnellement étendu, peu dense, sans véritable centre-ville. L'ouvrage majeur de Mike Davis, *City of Quartz* (1998) a aussi marqué les esprits. Or, l'observateur extérieur européen ne peut s'empêcher de constater que vingt ans plus tard les élites de Los Angeles densifient et rénovent le centre en créant des espaces publics, en construisant une nouvelle cathédrale catholique, en introduisant des marchés, en investissant dans les logements collectifs, en augmentant les impôts pour financer l'extension importante du métro et les transports publics... la métropole californienne paraît dès lors un peu moins originale. Déclarer une ville « extraordinaire » pour en faire un modèle exceptionnel est souvent peu pertinent lorsque l'on se prive de l'outil de la comparaison.

Une partie des sciences sociales a donc mobilisé la monographie, ce qui a permis des productions intellectuelles qui forment un socle de la recherche urbaine. La sociologie américaine héritée de Chicago a mis l'accent sur l'ethnographie et les recherches sur des quartiers, des groupes, les questions de pauvreté, de ghettos, de racisme qui sont au cœur de la discipline aux Etats-Unis. Mais les recherches comparatives y sont très faiblement développées, aussi bien entre villes américaines qu'entre villes américaines et le reste du monde.

---

<sup>4</sup> cf Harvey Moloch in city and community pour une mise en perspective plus sobre

## **Marxistes et néo marxistes, la comparaison pour montrer la convergence**

Comme indiqué précédemment, la comparaison n'est pas absente de la recherche urbaine d'inspiration marxiste en sociologie, géographie ou urbanisme. Dans cette tradition, la question des villes et des métropoles est secondaire, ce qui importe ce sont les processus d'urbanisation. Comme l'écrit le grand géographe marxiste David Harvey, « *understanding urbanization is integral to understanding political-economic, social, and cultural processes and problems. But this is true only if we consider urbanization as a process (or, more accurately, a multiplicity of processes) producing a distinctive mix of spatialised permanences in relation to each other. The idea that a thing called the city has causal powers in relation to social life is untenable.* »

Dans cette tradition de recherche, la ville, la métropole comme « lieu et comme lien » (Veltz, 2012) ont peu de signification car elles sont le résultat de processus d'urbanisation intrinsèquement lié à un type de capitalisme (industriel, marchand, fordiste, financier globalisé aujourd'hui). Par conséquent, la comparaison peut être mobilisée à un niveau élevé d'abstraction afin de montrer des processus universels de convergence de types de métropoles industrielles ou financières. La comparaison n'est donc pas absente mais elle se limite à des processus d'urbanisation et des modèles qui conduisent à des convergences, soit une conception très limitée des questions de comparaison justement dénoncée par Jenny Robinson.

Cette dynamique s'est encore accentuée avec l'influence majeure aux Etats-Unis et en Angleterre du philosophe et sociologue urbain marxiste prolifique Henri Lefebvre. Dans *La Révolution Urbaine*, il annonce l'urbanisation complète de la planète et de la vie quotidienne. Toute une génération de géographes critiques (plus rarement de sociologues ou de politistes) a repris cette idée de l'urbanisation généralisée rendant complètement caduque l'idée de ville ou de métropole. Le géographe post-moderne de UCLA Ed Soja a ainsi développé l'idée de la force mystique de l'urbanisation transformant le monde (1996). Plus récemment Neil Brenner et Christian Schmidt se sont lancés dans un projet ambitieux d'analyse de l'urbanisation planétaire, projet qui suscite de vifs débats (2015). Ce courant

intellectuel se caractérise par une forte ambition théorique plus que par des travaux empiriques de référence, mais c'est un projet en cours.

Cette veine dont sont issus davantage d'essayistes prophétiques que de travaux de recherche donne lieu à une production impressionnante, souvent intellectuellement stimulante, pour penser « the urban after the age of the city » (Richard *et al.*, 2017). Ces travaux sont relayés aux Etats-Unis, en Angleterre, en Irlande, en Australie.... Le brillant essayiste Andrew Merrifield (2015) fait partie de ce groupe de géographes qui visent à inventer de nouvelles conceptualisation de l'urbain, parfois du politique (avec Rancière en nouvelle star de la géographie critique), sans aucune recherche. Comme Hillary Angelo et David Wachsmuth (2015) et d'autres, ils dénoncent avec vigueur le '*methodological cityism* » consistant à ..., ce qui est en effet intéressant. Cependant, cette critique vise en fait à éliminer toute référence aux sciences sociales et notamment à la sociologie urbaine. Le recours à un ensemble de références mêlant Lefebvre, Deleuze, Foucault, Latour et Rancière, qui domine la recherche urbaine, traduit une tentative pour l'instant assez réussie dans le contrôle des revues et d'imposition d'un type de recherche urbaine plus marquée par les humanités et la philosophie, et débarrassée de la sociologie urbaine, de ses concepts, de ses méthodes et de ses enquêtes, qu'il s'agisse de l'analyse des processus d'urbanisation ou des villes. Dans une telle perspective conceptuelle, la comparaison apparaît bien trop positiviste et marquée par des travaux empiriques ; d'où le débat musclé engagé par d'autres géographes comme Allen Scott et Michael Storper (2015, 2016).

Une autre partie de la géographie critique a mobilisé le néolibéralisme et les processus de néolibéralisation pour expliquer les transformations du monde urbain. Brenner, Peck et Theodore (2013) ont proposé une théorisation sophistiquée de ces processus non linéaires et non déterministes (*roll in roll out*) qui justifie la comparaison de leur mise en œuvre et de leurs effets pour les transformations urbaines... mais qui conduisent à des travaux souvent pauvres sur le plan empirique, manquant de précision et de méthodes<sup>5</sup>. Le même type de raisonnement pourrait s'appliquer dans une certaine mesure aux travaux sur la gentrification (ou « planetary

---

<sup>5</sup> Pour une analyse critique détaillée voir : P. Le Galès, 2016 ; Storper, 2016 ; Pinson et Morel, 2017.

gentrification », voir Lees et al., 2016) qui identifient partout les mêmes processus, plus ou moins précisément définis, d'abord à Londres, New York et Vancouver puis à peu près n'importe où. Ceci n'empêche pas les comparaisons des processus et de leurs résultats mais de manière souvent assez limitée sur le plan empirique et du coup faiblement heuristique.

D'une certaine manière, l'ouvrage majeur de Saskia Sassen (2001) sur *La ville globale* procède d'une analyse du même type, puisque le nouveau type de métropole qu'elle identifie est le résultat des processus d'urbanisation du capitalisme financier globalisé. Néanmoins cet ouvrage développe une analyse comparative sophistiquée pour rendre compte des trajectoires spécifiques de New York, Londres et Tokyo. Ainsi, les travaux marxistes s'appuient sur la comparaison mais de manière étroite. Leur force réside dans l'analyse de processus d'urbanisation capitaliste. Mais la limite de cet outil intellectuel puissant est dans l'absence de prise en compte des trajectoires des villes et des métropoles et des facteurs qui ne rentrent pas dans le modèle. La comparaison ne devrait pas seulement servir à mettre en évidence des convergences. Par ailleurs, dans cette tradition, y compris dans les courants actuels, les travaux comparatifs sont souvent assez pauvres d'un point de vue empirique et la comparaison est envisagée de manière étroite. Dans une perspective inspirée par Lefebvre, la stimulante recherche conceptuelle conduit à écarter la sociologie urbaine et la comparaison.

### **Les réseaux contre les villes**

La somme du sociologue et urbaniste espagnol longtemps professeur à Berkeley Manuel Castells, publiée en français sous le titre *L'ère de l'information* (2001) et notamment le volume 1, *La Société en réseaux*, met en avant des conceptualisations qui marginalisent les questions de comparaison, encore une fois pour des bonnes raisons scientifiques. Castells développe et systématise la vieille idée des flux contre les territoires. Les travaux sur les interdépendances, les circulations, les mobilités, les transferts, mettent en évidence l'importance croissante des réseaux et des flux. Les villes, les métropoles se retrouvent dissoutes dans ces flux et ces réseaux. Les métropoles sont structurées par ces derniers et par les échanges, qui en font avant tout des nœuds dans les réseaux, d'où l'importance de

la taille (Castells se réfère beaucoup à Shanghai) et l'obsolescence selon lui des villes européennes moyennes et muséifiées.

Plus généralement, John Urry, à la fois dans ses travaux de recherche sur le tourisme ou la mobilité, et dans son manifeste *Sociologie des mobilités* (2005) a suggéré de réinventer la sociologie autour des questions de mobilité, de temporalité, des sens, et non pas des questions de territoires, d'Etats, de classes sociales ou de villes au sens classique du terme. Dans cette perspective-là aussi, la question des comparaisons n'est pas centrale.

### **L'expérience urbaine complexe et multiple et les recherches urbaines post-positivistes**

Une autre partie de la recherche urbaine a plutôt mis l'accent sur la vie quotidienne, les interactions inattendues, les rencontres avec les étrangers, l'expérience individuelle de la vie urbaine avec ses stimulations, ses inconnus, ses dangers, ses inventions, la diversité des situations et des bricolages identitaires (Sennett, 2017). Récemment, l'ethnographie urbaine a ainsi remis à l'honneur l'analyse non pas des quartiers mais des rues afin de rendre compte de multiples processus, passages, interactions au-delà d'une communauté, trajectoires de visiteurs, d'habitants, de passants et de propriétaires (Fournier, Mazzella, 2004, Hall, 2012).

Influencés par les études de genre, les *cultural studies*, le post-colonialisme et le post-modernisme, une série de travaux importants met en évidence les villes et métropoles comme des processus toujours en renouvellement, fluides, liquides, résultats d'expériences multiples, de discours et de représentations enchevêtrées, de relations toujours changeantes<sup>6</sup>. Ces travaux ont participé au renouvellement des études urbaines à partir d'une déconstruction systématique des catégories classiques de la sociologie urbaine, vues comme réifiantes alors que l'urbain se caractérise par de l'incohérence, la multiplicité des expériences, des spectacles, des assemblages toujours fragiles. L'œuvre de Bruno Latour a été mobilisée, notamment le concept d'assemblage pour rendre compte de manière hyper-constructiviste de

---

<sup>6</sup> Parmi une littérature très riche, voire notamment les travaux d'AbdouMaliq Simone en Afrique et en Asie

ces mondes toujours fragiles et en mouvement et caractérisés par des logiques informelles.

Dans le cas de l'urbaniste Ananya Roy, cette perspective se double d'une critique systématique de la sociologie, érigée en symbole des sciences sociales occidentales, de l'économie politique marxiste et de la vision occidentale des études postcoloniales. Elle a développé une critique assez féroce des catégories classiques de la sociologie et de la géographie inspirées des expériences urbaines occidentales (2008). Avec d'autres, elle propose ainsi une déconstruction systématique des catégories sociologiques occidentales et la réinvention de la recherche urbaine et de la théorisation à partir de l'expérience des villes du « global south ». Sa co-auteure, l'anthropologue Aihwa Ong, commence *Worlding cities: Asian experiments and the art of being global* (2011), ouvrage qu'elles ont dirigé ensemble, par ces mots : « *Cities rise and fall, but the vagaries of urban fate cannot be reduced to the workings of universal laws established by capitalism or colonial history... Today, urban dreams and schemes play with accelerating opportunities and accidents that circulate in ever widening spirals across the planet* » (p.1).

Roy, pour sa part, insiste sur les « nouvelles pistes » d'un urbanisme post-colonial qui ferait place à la production de connaissance dans différents contextes et donnerait toute sa place à différents acteurs, différentes « voix », aux pratique instables, aux concepts à redéfinir, comme par exemple dans la recherche d'AbdouMalik Simone (2011). Inspirée par Gayatri Spivak, elle élabore une théorie post-coloniale des villes qui part de la géographie du savoir et vise à remettre en cause les histoires et les discours dominants. Sa position, très éloignée des sciences sociales, lui a ainsi valu une vive polémique avec les géographes économiques Michael Storper et Allen Scott déjà évoqués ci-dessus (voir le symposium de l'*International Journal of Urban and Regional Research* en 2015). En effet, si, chez Roy, la comparaison n'est pas refusée en tant que telle, elle est utilisée de manière fragmentaire, comme des vignettes juxtaposées de choses ressenties ou de notes sur tel ou tel aspect. Les cas sont présentés et mis en vis-à-vis dans une perspective définie comme « *postcolonial as critical deconstructive methodology... (to) ...inaugurate a new way of doing global metropolitan studies* » (Roy, 2011, p.308).

Les métropoles sont donc avant tout comprises comme des milieux d'assemblages variés, des interventions et des rêves.

Une partie de cette littérature prend Jenny Robinson au mot, en sélectionnant telle ou telle ville sans raison particulière, en privilégiant une démarche inductive et hyper-constructiviste visant à faire (res)surgir tel ou tel élément. Dans ce contexte, la méthodologie comparative est le plus souvent considérée comme trop positiviste, puisqu'elle requiert de stabiliser des concepts et des méthodes.

### **Les traditions nationales de recherche urbaine**

Un dernier point peut sans doute être souligné. Dans de nombreux cas, y compris aux Etats-Unis, la sociologie, et notamment la sociologie urbaine, s'est structurée dans un cadre national. Le nationalisme méthodologique est un peu moins présent en sociologie urbaine qu'ailleurs, mais jusqu'à un certain point. En Italie, en France, en Allemagne, aux Etats-Unis, dans une moindre mesure au Royaume-Uni, mais aussi aujourd'hui au Brésil, au Mexique, en Argentine, à Singapour, en Inde ou en Chine, la recherche urbaine s'intéresse avant tout aux villes du pays ; d'où les catégories largement utilisées des villes indiennes, mexicaines, françaises... Les financements étaient en effet longtemps organisés dans ce cadre national.

Les institutions prestigieuses de recherche qui dominaient le domaine ont longtemps refusé ces recherches comparatives qui remettaient en cause leur prééminence. Jusqu'aux années 1990, on entendait dire à Sciences Po que les chercheurs comparatifs étaient des chercheurs de seconde zone sans doute pas assez bons pour travailler uniquement sur la France. En sociologie, certains départements des ENS sont de flamboyants bastions de conservatisme évoquant de belles raisons scientifiques pour ne pas se remettre en question et maintenir leur prestige au nom de la magnifique exception française<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> Dans son article récent sur la comparaison, « Des études urbaines comparatistes à une sociologie croisée des politiques urbaines », où il défend une posture inductive et constructiviste en travaillant sur Hambourg et Lille, Clément Barbier (2015, p. 28) note : « il a fallu (...) me dégager des démarches positivistes, très présentes dans les sciences sociales allemandes. En France, j'ai dû défendre l'intérêt heuristique du recours à la comparaison auprès de certains membres de mon laboratoire parisien, la monographie restant encore le type d'étude privilégié dans les approches bourdieusiennes majoritaires parmi les recherches en sociologie ».

A l'inverse, l'intérêt pour les questions comparatives en sociologie urbaine a permis à d'autres institutions, sans doute des outsiders, de remettre en cause les hiérarchies existantes en se légitimant par la comparaison et la reconnaissance de ces travaux par des instances scientifiques et des réseaux transnationaux.

Sans enquête précise, cet argument semble assez pertinent pour rendre compte de la faiblesse des recherches urbaines comparatives, notamment transnationales, dans les pays évoqués plus haut. A titre d'exemple, les recherches comparatives entre grandes métropoles latino-américaines se sont comptées pendant longtemps sur les doigts d'une main. Leur développement est un phénomène très récent et encore contesté par une partie des élites de la recherche en sociologie à São Paulo, Rio, Mexico ou Buenos Aires.

Aux Etats-Unis, les recherches comparatives entre métropoles nord-américaines sont rares, les comparaisons internationales exceptionnelles et récentes. En Europe, en Allemagne, en Italie, en France, ces travaux de sociologie urbaine comparées ont longtemps fait figure d'exception, comme ceux d'Edmond Préteceille sur les inégalités et la ségrégation socio-spatiale qui font référence au niveau international.

### **Conclusion – Un monde de comparaisons urbaines innovantes et imparfaites**

La comparaison est morte, vive la comparaison ! L'un des résultats les plus intéressants des travaux mentionnés précédemment est le côté caduc de la version canonique de la comparaison en recherche urbaine qu'ils mettent en évidence. Classiquement, la méthode comparative exige la comparaison d'unités indépendantes les unes des autres. Ceci n'a plus aucun sens aujourd'hui. Les processus de globalisation, les circulations, les réseaux font des villes et des métropoles des unités qui sont en interdépendance croissante entre elles. Il n'est plus possible de faire de la comparaison au sens strict du terme. Bienvenue dans le monde des comparaisons urbaines imparfaites, articulées à plusieurs échelles, prenant en compte les interdépendances et les processus de mondialisation, et des tentatives visant à « comparer l'incomparable » comme le suggère l'anthropologue Marcel Detienne (2009) dans son essai décoiffant.

L'avantage de la sociologie urbaine, de la recherche urbaine, c'est qu'elle a su mieux que d'autres se départir du prisme national. Par conséquent, sous l'influence des géographes, elle a intégré plus rapidement la nécessité de construire des questions de recherche qui amènent à penser les comparaisons en faisant varier les cas dans le cadre national, en pensant les circulations et les histoires croisées (Werner et Zimmerman, 2004, Barbier 2015) et en articulant les échelles. En termes de méthode, cela conduit à réfléchir sur des cas et à comparer plusieurs cas dans au moins deux pays, (Pinson 2009) ou plusieurs processus. En effet, contrairement à ce que suggère la géographie urbaine critique anglaise qui s'enivre d'une vision triomphante des flux sur les villes, la leçon de méthode de Charles Tilly garde toute son actualité : la compréhension des phénomènes urbains et des trajectoires socio-historiques des villes nécessite d'étudier précisément les relations entre celles-ci et leurs Etats (et inversement d'ailleurs). Et comme les acteurs de ces villes sont des parties prenantes très actives des processus de globalisation, la construction des comparaisons en sociologie urbaine exige souvent de prendre en compte l'articulation de différentes échelles d'organisation des sociétés. Dans son analyse des quartiers refondés et de l'entre soi résidentiel à Paris et Milan, B. Cousin (2013) montre bien l'importance d'articuler les dimensions urbaines de l'analyse avec des mécanismes de stratification sociale nationale.

La sociologie urbaine comparative s'intéresse aux lieux et aux liens, aux trajectoires de villes, aux processus d'urbanisation, aux interdépendances et aux circulations. Combiné à un renouveau des méthodes, et à la disponibilité de données, cela ouvre d'immenses perspectives, à condition de travailler comme toujours sur les catégories et souvent de produire en partie ses données (Andreotti *et al.*, 2016). Ceci exige aussi une grande rigueur pour construire les questions de recherche et les opérationnaliser en termes de comparaison, car on peut désormais comparer des quartiers, des villes, des processus de mobilité, des migrations, en faisant varier les échelles et les mesures, notamment avec l'arrivée des big data et autres données que l'on peut récupérer sur Internet. La comparaison entre villes et processus d'urbanisation de différentes tailles et de différents continents est aussi prometteuse que difficiles.

Certes la comparaison est exigeante ; oui, il faut sans doute dix ans pour faire un bon comparatiste. Mais il faut bien se lancer et l'apprentissage permet tellement de progresser dans sa pratique de sociologue. Il faut « comparer pour identifier le comparable » (Cousin 2013, p. 217). La recherche urbaine est désormais de plus en plus structurée par ces débats autour du *global comparative urbanism*. Il ne tient qu'aux chercheurs en sciences sociales de faire en sorte que la sociologie ne soit ni absente ni marginalisée dans ces débats.

## Bibliographie

ABU-LUGHOD, Janet L., *New York, Chicago, Los Angeles: America's global cities*, University of Minnesota Press, Minneapolis and London, 1999

ANDREOTTI, Alberta, LE GALES, Patrick, MORENO-FUENTES, Francisco Javier, *Un monde à la carte, les cadres supérieurs des villes européennes*, Paris, PUF, 2016

ANGELO, Hillary, WACHSMUTH, David, Urbanizing urban political ecology: A critique of methodological cityism, *International Journal of Urban and Regional Research*, 2015, 39(1): 16–27

BAQUE, Marie-Hélène, Action collective, institutionnalisation et contre-pouvoir: action associative et communautaire à Paris et à Montréal, *Espaces et sociétés*, 2005 vol. 4, n° 123, p. 69-84.

BARBIER, Clément, Des études urbaines comparatistes à une sociologie croisée des politiques urbaines, *Espaces et Sociétés*, 2015, vol 3, n.163, 25-40

BONNET, François, CAILLAULT Clotilde, The invader, the enemy within and they-who-must-not-be-named. How police talk about minorities in Italy, the Netherlands and France, *Ethnic and Racial Studies*, 2015, 38 (7), 1185-1201

BRENNER, Neil, World city theory, globalization and the comparative-historical method: Reflections on Janet Abu-Lughod's interpretation of contemporary urban restructuring, *Urban Affairs Review*, September 2001, 124–147

BRENNER, Neil, THEODORE, Nik (eds.), *Spaces of Neoliberalism: Urban Restructuring in North America and Western Europe*, Blackwell, Oxford, 2002

BRENNER, Neil, Peck, Jamie, THEODORE Nik, Neoliberal Urbanism Redux?, *International Journal of Urban and Regional Research*, 2013, 37(3), 1091–1099

BRENNER, Neil, SCHMID, Christian, Towards a new epistemology of the urban? *City 19*, 2015, 151–182.

CARPENTER, Juliet, LEES Loretta, Gentrification in New York, London and Paris: an international comparison. *International Journal of Urban and Regional Research*, 1995, 19.2, 286–303.

CHAKRABARTY Dipesh, *Provincialising Europe*, London: Routledge, 2000

COUSIN, Bruno, Ségrégation résidentielle et quartiers refondés. Usages de la comparaison entre Paris et Milan, *Sociologie du Travail*, 2013, 55 (2), 214-236.

DAVIS, Mike, *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur*, La Découverte, Paris, 1998

DENTERS, Bas, MOSSBERGER, Karen, Building Blocks for a Methodology for Comparative Urban Political Research. *Urban Affairs Review*, 2006, 41, 4, 550-571

DETIENNE, Marcel, *Comparer l'incomparable*, Paris, Le Seuil, 2009

DEMAZIERE, Didier, GIRAUD, Olivier, LALLEMENT, Michel, Comparer. Options et inflexions d'une pratique de recherche, *Sociologie du travail*, 2013, 55, 136–151

DIGAETANO, Alan, STROM, Elisabeth, Comparative Urban Governance: An Integrated Approach, *Urban Affairs Review*, 2003, 38, 3, 356-395.

FAINSTEIN, Susan S., 2001. *The City Builders: Property Development in New York and London, 1980-2000*, Lawrence, University of Kansas Press, 2001

FOURCHARD, Laurent, BEKKER Simon (eds.), *Governing Cities in Africa: Politics and Policies*, Pretoria, HSRC Press, 2013

FOURNIER, Pierre, MAZZELLA, Sylvie, *Marseille, entre ville et ports. Les destins sociaux de la rue de la République*, Paris, La Découverte, 2004

FRIEDMANN, John, WOLFF Goetz, World city formation: an agenda for research and action, *International Journal of Urban and Regional Research*, 1982, 6.3, 309–44.

HALL, Suzanne, *City, Street and Citizen: The measure of the ordinary*, London, Routledge, 2012

HANNERZ, Ulf, *Exploring the City: Inquiries toward an Urban Anthropology*, New York: Columbia University Press, 1980

HARDING, Alan, Urban Regimes and Growth Machines: Towards a Cross-National Research Agenda. *Urban Affairs Quarterly*, 1994, 29, 3, 356-382

HARLOE, Michael, Some notes on comparative urban research, in DEAR, Michael, SCOTT, Allen (eds.), *Urbanisation and Urban Planning in Capitalist Society*, London, Methuen, 1981, 179-195

HASSENTEUFEL, Patrick, De la comparaison internationale à la comparaison transnationale. Les déplacements de la construction d'objets comparatifs en matière de politiques publiques, *Revue française de science politique*, 2005, vol. 55, n°1, 113-132.

KANTOR, Paul, SAVITCH, Hank V., How to Study Comparative Urban Development Politics: A Research Note, *International Journal of Urban and Regional Research*, 2005, 29, 1, 135-151

KING, Anthony D., Colonialism, urbanism and the capitalist world economy, *International Journal of Urban and Regional Research*, 1989, 13.1, 1–18

LANE, Frédéric C., *Venise, une république maritime*, Paris, Flammarion, 1993

LEES, Loretta, SHIN, Hyun Bang, LOPEZ-MORALES, Ernesto, *Planetary gentrification*, John Wiley & Sons, 2016

LE GALÈS, Patrick, Neoliberalism and urban change: Stretching a good idea too far?, *Territory, Politics, Governance*, 2016, 4(2), 154-172

LIJPHART, Arend, Comparative Politics and the Comparative Method. *The American Political Science Review*, 1971, Vol LXV, 682-693.

LUBECK, Paul, WALTON, John, Urban class conflict in Africa and Latin America Comparative analyses from a world systems perspective\*, *International Journal of Urban and Regional Research*, 1979, vol 3, n.1, 3-28

MCFARLANE, Colin, The Comparative city: knowledge, learning, urbanism. *International Journal of Urban and Regional Research*, 2010, 34.4, 725–42.

MERRIFIELD, Andy, *The New Urban Question*, London, Pluto Press, 2014

PASSERON, Jean-Claude, REVEL, Jacques, *Penser par cas*, Paris, Éditions EHESS, 2005

PATTILO, Mary, *Black on the Block: The Politics of Race and Class in the City*, University of Chicago Press, 2007

PINSON, Gilles, *Gouverner la ville par projet, urbanisme et gouvernance des villes européennes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009

PINSON, Gilles, MOREL, Christelle, *Debating the Neoliberal city*, London, Routledge, 2017

PICKVANCE, Christopher G., Comparative urban analysis and assumptions about causality, *International Journal of Urban and Regional Research*, 1986, 10, 2: 162-184.

PIERRE, Jon, Comparative Urban Governance: Uncovering Complex Causalities, *Urban Affairs Review*, 2005, 1986, 40, 4: 446-462

RICKARDS, Lauren, GLEESON, Brendan, BOYLE, Mark, O'CALLAGHAN, Cian, Urban studies after the age of the city, *Urban Studies*, 2016, 53(8), 1523-1541

ROBINSON, Jennifer, *Ordinary Cities: Between Modernity and Development*, London, Routledge, 2006

ROBINSON, Jennifer, Cities in a world of cities: the comparative gesture, *International Journal of Urban and Regional Research*, 2011, 35.1, 1–23.

ROBINSON, Jennifer, ROY, Ananya, Global urbanisms and the nature of urban theory, *International Journal of Urban and Regional Research*, 2015, 40.1

ROBINSON, Jennifer, Introduction: Comparative urbanism, virtual issue, *International Journal of Urban and Regional Research*, available at: <http://www.ijurr.org/article/introduction-virtual-issue-comparative-urbanism/>, 12 July 2015

ROY, Ananya, ONG, Aihwa (eds.), *Worlding cities*, Oxford, Wiley Blackwell, 2011

SAMPSON, Robert J., *Great American city: Chicago and the enduring neighborhood effect*, University of Chicago Press, 2012

SASSEN, Saskia, *The Global City: New York, London, Tokyo*, Princeton, N.J., Princeton University Press, Seconde édition 2001, 1e éd.: 1991

SAUNIER, Pierre-Yves, Circulations, connexions et espaces transnationaux, *Genèses*, 2004, vol. 57, n° 4, p. 110-126

SIMONE, Abdoumalig, *City life: from Dakar to Jakarta*, London, Routledge, 2011

SCOTT, Allen J., SOJA, Edward W. (eds.), *The city: Los Angeles and urban theory at the end of the twentieth century*, University of California Press, 1998

SCOTT, Allen J., STORPER Michael, The nature of cities: The scope and limits of urban theory, *International Journal of Urban and Regional Research*, 2015, 39(1), 1–15.

SENNETT, Richard, *The fall of public man*, WW Norton & Company, 2017, (original edition 1977)

SÖDERSTRÖM, Ola, *Cities in relations: trajectories of urban development in Hanoi and Ougadougou*, Oxford, Wiley Blackwell, 2014

SOJA, Edward W., *Thirdspace: Expanding the geographical imagination*, Oxford, Blackwell, 1996

TILLY, Charles, *Big Structures, Large Processes, Huge Comparisons*, New York, Russell Sage Foundation, 1984

STORPER, Michael, and SCOTT Allen J., Current debates in urban theory: A critical assessment, *Urban Studies*, 2016, 53(6): 1114–1136.

STORPER, Michael, The neo-liberal city as idea and reality, *Territory, Politics, Governance*, 2016, 4(2), 241-263.

URRY, John, *Sociologie des mobilités*, Paris, Colin, 2005

VELTZ, Pierre, *Des lieux et des liens*, Editions de l'Aube, 2012

WACQUANT, Loïc, The Comparative Structure and Experience of Urban Exclusion: “Race”, Class, and Space in Chicago and Paris, in MCFATE, Katherine, LAWSON, Roger, WILSON, William J. (eds), *Poverty, Inequality and the Future of Social Policy: Western States in the New World Order*, New York, Russell Sage Foundation, 1995, 543-570

WACQUANT, Loïc, Review symposium, Scrutinizing the Street: Poverty, Morality, and the Pitfalls of Urban Ethnography, *American Journal of Sociology*, 2002, vol 107, n.6, 1468-1532

WALKER, Richard, Building a better theory of the urban: A response to ‘Towards a new epistemology of the urban?’, *City 19*, 2015, 2–3, 183–191

WALTON, John, Theoretical Methods in Comparative Urban Politics, in LOGAN, John R., SWANSTROM, Todd (eds), *Beyond the City Limits: Urban Policy and Economic Restructuring in Comparative Perspective*, Philadelphia, Temple University Press, 1990, 242-257

WERNER, Michael, ZIMMERMANN, Bénédicte (sous la direction de), *De la comparaison à l’histoire croisée*, Paris, Le Seuil, 2004